



HAL
open science

Christianisme et art chrétien chez les Austronésiens : l'exemple des Paiwan

Chantal Zheng

► **To cite this version:**

Chantal Zheng. Christianisme et art chrétien chez les Austronésiens : l'exemple des Paiwan. Guillaume Arotçarena; Paul Jobin; Jean-François Sabouret. Démocratie, modernité et christianisme en Asie, Les Indes savantes, 2009, 978-2-84654-204-3. hal-01755293

HAL Id: hal-01755293

<https://amu.hal.science/hal-01755293>

Submitted on 12 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christianisme et art chrétien chez les Austronésiens : L'exemple des Paiwan. Chantal Zheng

On a pu constater, dès la fin du XIX^{ème} siècle, une surprenante effervescence chrétienne parmi les ethnies austronésiennes de Taiwan¹ avec , comme première Eglise à avoir exercé une très forte influence sur ces communautés, l'Eglise presbytérienne installée dans le sud dès 1860². Après la rétrocession de l'île par le Japon, en 1945, les congrégations catholiques et protestantes chassées de Chine par les autorités communistes affluent à Taiwan. Leur première cible, ce sont les populations aborigènes qui dès les années 1950, semblent accueillir avec enthousiasme les missionnaires occidentaux dont les Eglises vont alors pousser comme des champignons jusque dans les villages les plus reculés des régions montagneuses de l'île.

Avec 600 000 croyants taiwanais, les protestants semblent avoir une nette avance sur les catholiques (300 000). Toutefois, protestantisme et catholicisme ont pareillement, au cours du XX^{ème} siècle, influencé les groupes austronésiens, qui ont trouvé dans l'Eglise chrétienne, un soutien matériel et moral précieux, eu égard aux conditions locales de développement économique, d'hygiène et de santé publique ainsi qu'à l'état d'avancement de l'acculturation à l'œuvre au sein de l'identité de ces communautés. Pourtant, on ne peut manquer d'être frappé par la revitalisation ces dernières décennies des Austronésiens qui semblent, d'une certaine manière, avoir instrumentalisé le christianisme pour s'extraire des ténèbres où les avaient confinés gestion chinoise et gestion japonaise. Comme le fait remarquer un théologien paiwan³, il n'y a aucune étude conduite sur les processus et les effets de l'acculturation chrétienne sur les communautés aborigènes de l'île. Les ethnologues ayant, ces dernières décennies, exclusivement adopté une démarche ethnographique classique.

I) Les Paiwan⁴ : acculturation et rencontre avec le christianisme

¹ On distingue 13 groupes de « Montagnards » (Gaoshan) et une dizaine de groupes dits « des plaines » attestant une présence très ancienne dans l'île.

² Il y eut toutefois, deux tentatives d'évangélisation faites au XVII^{ème} siècle par les Protestants hollandais en 1624 dans le sud, et par les catholiques espagnols (Dominicains) en 1626, suivis, à un intervalle de deux siècles, par les Presbytériens anglais en 1860, puis les Dominicains enfin par les Presbytériens canadiens en 1872.

³ Cf. Tung Chun-fa, *The loss and recovery of identity*, p

⁴ Il s'agit d'un groupe de 70 000 personnes, le 3^{ème} des 13 groupes de « Montagnards » (Gaoshan). Ils sont localisés dans le sud, dans la préfecture de Pingdong , villages de Sandi, Majia, Taiwu, Laiyi, Shiri , Mudan et de l'ouest dans la préfecture de Taidong, villages de Daren, Dawu, Jinfeng, Taimali.

Longtemps isolés dans les montagnes du sud où ils avaient élu domicile dans des villages situés entre 500 et 1500 mètres d'altitude, les Paiwan qui observaient un mode de vie basé sur la chasse, la pêche et la cueillette, n'ont été que faiblement confrontés à l'influence étrangère chrétienne au XVII^e siècle alors que les Hollandais s'installaient dans le sud de l'île pour y demeurer trente ans⁵. Les deux siècles qui suivirent replongèrent ce groupe dans sa retraite. A la fin du XIX^e siècle, les Paiwan qui étaient très démunis socialement et économiquement ont rencontré les Presbytériens. Puis en 1895, l'arrivée brutale des Japonais a eu un très fort impact sur ce groupe avant que la rétrocession de l'île en 1945 ne les oblige encore à s'adapter à une autre culture dominante, celle des chinois. Dans les années 1950, les diverses dénominations arrivent les unes après les autres chassées du continent par le régime de Mao Zedong. Le mouvement de christianisation prendra dès lors de l'ampleur jusqu'aux années 1970.

Si l'on examine les raisons pour lesquelles les groupes austronésiens ont aussi facilement accepté le christianisme, on constate d'une part que d'un point de vue social, politique et économique, les Paiwan, très fortement marqués par la présence japonaise, avaient en effet vu leurs conditions de vie évoluer de façon concomitante à la modernisation de l'île. Le gouvernement japonais en installant son administration dans les zones de montagne pour éduquer mais aussi pour surveiller des populations estimait légitime d'assimiler ces populations qu'il considérait comme attardées. La stratégie coloniale était alors basée sur des impératifs de développement économique des régions de montagne, ce qui a progressivement conduit les aborigènes à être dépossédés de leurs terres de chasse tandis que leur espace de vie était inexorablement restreint⁶.

Les Japonais, qui appelaient les aborigènes « ban zoku » (les sauvages) ou « banjin » (indigènes non civilisés)⁷, leur ont imposé avec autorité d'autres traditions, par exemple, celle d'enterrer leurs morts dans des cimetières édifiés à l'extérieur des villages au lieu de les déposer, comme l'avaient toujours fait les Paiwan, sous le plancher à l'intérieur de leur habitation. Pour les Japonais, c'était une question d'hygiène, tandis que pour les Paiwan, ce fut un immense choc de

⁵ Sur l'introduction du christianisme, voir Georges Vicedom, *Faith that moves the mountains*, Taipei, The China Post, 1967; Justus Freytag, *The Church in villages of Taiwan, the impact of modern society and folk religion on rural church*, Tainan Theological College, 1969; Zhen Lianmin, 1965, pp. 425-442; Chen Zongshen, "Paiwanzu she tuteng yu jidu zongjiao de quanshi, chuantong wenhua de zongjiao biao xian wenti", in *Taiwan Yuanzhuminzu chuantong xinyang yu jidu zongjiao de xiangyu*, p.51. Les Paiwan sont plutôt protestants (47,8%) que catholiques (12,5%), Cf. Tong Chunfa (Thèse) op.cit, p.224.

⁶ Cf. *The loss and recovery of identity*, op.cit, p.82.

⁷ Dans les années 1935, le nom des Austronésiens deviendra « Takasago zoku » (Le peuple des montagnes).

devoir laisser leurs « bons morts » cohabiter avec ceux morts de malemort traditionnellement inhumés à l'écart du village⁸.

Par ailleurs, la priorité fut donnée à la langue japonaise et les missionnaires encore présents à cette époque ont dû accepter de prêcher en japonais sous peine d'être chassés. La chasse aux têtes fut prohibée, l'éducation publique rendue obligatoire⁹. Puis ont suivi des changements dans le mode de subsistance avec l'introduction de nouvelles cultures par les agronomes japonais et les rituels festifs et le chamanisme ont peu à peu été abandonnés au fur et à mesure de l'introduction du shintoïsme. Mais c'est dans les années 1930 que l'impact sur le groupe paiwan et sur les Austronésiens en général a été le plus fort alors que le Japon entraînait de plein fouet dans une phase de militarisation et de « pacification » intense. Enfin la perte de leur nom au profit d'un nom japonais a achevé de sonner le glas des structures familiales paiwan, tandis que la disparition du rôle et de l'influence des chefs de village détruisait jusqu'au système social du groupe. L'une des raisons, sans doute de la christianisation massive, proposent certains acteurs chrétiens pourrait avoir été la volonté de résistance à la culture japonaise¹⁰.

Après 1945, le KMT suivra plus ou moins la stratégie japonaise d'assimilation des Austronésiens. Leur droit à la terre est à nouveau dénié, le mandarin imposé et les communautés aborigènes enfermées dans leurs réserves au prétexte de protéger leurs cultures. Du fait de leur absence de représentativité dans les instances de décision culturelle, économique et politique, leur voix n'a pas été entendue du groupe han dominant et ce n'est que lorsque leurs premières élites sont apparues (écrivains, artistes, universitaires...) qu'une résistance ethnique a commencé à se profiler tandis que l'Eglise chrétienne qui se trouvait là a en partie orchestré ce mouvement de libération. Il faut en effet reconnaître que la contribution de cette dernière à la diffusion du savoir, au développement économique, aux conditions de la santé et de l'hygiène a contribué à préserver ces communautés. Enfin, le christianisme a comblé le vide moral entraîné par les assimilations japonaise et chinoise alors que la sympathie des diverses congrégations d'une manière générale pour ces groupes minoritaires et les prises de position pour leur cause, parfois très courageuse comme celle de l'Eglise presbytérienne qui s'est fait pour sa part remarquer dans les années 1970 par des déclarations fracassantes dans lesquelles elle prenait fait et cause pour les aborigènes opprimés, ont été décisives pour ces groupes largement oubliés dans la course au progrès¹¹.

⁸ La coutume de la « tombe intérieure » a été totalement éradiquée dans les années 1930.

⁹ Cf. Tong Chunfa, *The loss and recovery of cultural identity*, p.90.

¹⁰ Cf. *Faith that moves the mountain*, p.35.

¹¹ Cf. Cheng Tun-jen et Deborah A. Brown (eds), *Religions or organisations and democratisation*, An East gate Book, M.E Sharpe, Armonk, New York, London, 2006, pp.20-25. Voir aussi Murray A. Rubinstein, « The Presbyterian Church in the formation of Taiwan democratic society », in *Religions, organisations and democratisation*, op. Cit, pp.108-135.

Mais cette situation n'est pas spécifique à Taiwan. En effet, avec l'accès à l'indépendance des peuples du monde autrefois colonisés, l'Eglise chrétienne est devenue ces dernières décennies, l'un des grands défenseurs des droits de l'homme en prônant une théologie de la libération. Le tournant pour l'Eglise catholique a été le deuxième Concile de Vatican (1965)¹² tandis que c'est dans les années 1910 que l'Eglise protestante a commencé à évoluer dans sa stratégie d'approche des peuples étrangers¹³. Pour nombre de théologiens aussi bien catholiques que protestants¹⁴, le message de Jésus, qui a pris la défense des faibles et des opprimés, est un message de libération. Ainsi le christianisme n'a-t-il pas échappé aux mouvements autonomistes dans lesquels les chrétiens et les Eglises locales ont joué parfois un rôle important¹⁵. Nul doute que cette nouvelle orientation de l'Eglise qui tentait ainsi d'oublier son passé aux côtés des colonisateurs a séduit des sociétés à la recherche de protecteurs.

II) L'art chrétien paiwan

Depuis des décennies, les Paiwan n'avaient, pour décorer leurs églises, que l'art chrétien occidental que les pasteurs et les prêtres diffusaient, laissant généralement peu de place aux cultures locales. Les missionnaires n'acceptèrent en effet que tardivement de disposer quelques objets symbolisant les communautés aborigènes. On peut dater d'une dizaine d'années seulement la volonté des Austronésiens de l'île de ré-investir leur église pour y apposer leur sceau culturel.

Pour mieux comprendre l'impact de l'Eglise chrétienne sur les Paiwan, nous proposons d'illustrer notre propos par une fresque qui décore l'église du village de Sandimen¹⁶, dans le sud de Taiwan, sur les berges nord de la rivière Ailiao. Ce village est devenu depuis une quinzaine d'années le haut-lieu de l'artisanat paiwan. On y trouve en effet un grand nombre d'ateliers de sculpteurs sur bois ou sur pierre, de souffleurs de verre et de potiers.

La première mission d'exploration chrétienne du XX^{ème} siècle à Sandimen s'est faite en 1946¹⁷. A cette époque, au lendemain de la rétrocession, les allées et venues dans les terres aborigènes étaient encore sévèrement restreintes.

¹² Avec la proclamation *Nostra Aetate* (En notre temps) promulguée le 28 octobre 1965 par le Pape Paul VI aborde le fait que l'Eglise catholique ne doit rejeter ni islam ni bouddhisme ni autres religions.

¹³ C'est lors de la Conférence universelle des Missions d'Edimbourg que les missions protestantes ont commencé à s'interroger sur le rapport entre le christianisme et les autres religions. Ce fut suivi en 1961 de la Conférence de New Delhi. Cf. Joseph Doré (Ed), *Le Christianisme vis-à-vis des religions*, Paris, Cerf, 1997, p.140.

¹⁴ Cf. Claude Geffré, *Le Christianisme au risque de l'interprétation*, Editions du Cerf, Paris, 1997, p.282.

¹⁵ Cf. Klauspeter Baser (ed), *Repères pour la mission chrétienne*, Paris, Cerf, Labor et Fidès, 2000, p.59.

¹⁶ Elle est située dans la préfecture de Pingdong, district de Sandi, village Sandimen, Rue Zhongzheng, sec.2, lane 29, n°7. Sa construction débuta dans les années 1948-1950.

¹⁷ Cf. Rev C.H Hsu (ed), *Taiwan jidu Zhanglao jiaohui bainian shi* (A centennial history of the Presbyterian Church of Formosa 1865-1965), The Presbyterian Church of Formosa, 1965, p.477.

Entre 1946 et 1950, la première église chrétienne y fut édiflée. Auparavant, les Presbytériens et les catholiques n'avaient pas vraiment pénétré ces territoires et leur influence sur ces groupes aborigènes des montagnes était faible. Les Presbytériens, pour leur part, étaient plutôt concentrés dans les villes et les bourgs. C'est en octobre 1955 que la mission presbytérienne en territoire paiwan fut établie, ce après quoi, en une quinzaine d'années jusqu'en 1964, 52 villages de la région seront convertis¹⁸ et, dans la foulée, la Bible publiée en paiwan à l'impulsion du missionnaire britannique John Whitehorn, arrivé dans l'île en 1951¹⁹.

Les Paiwan sont l'un des rares groupes austronésiens de l'île qui se signalent par une exceptionnelle et foisonnante activité artistique qui rythme leur quotidien. Chez eux, « tout est art » dit l'artiste et l'un des porte-parole du groupe Sakuliu. De fait, il n'y a aucun terme précis pour traduire le concept « art » dans la langue locale²⁰. Sculpture sur bois ou sur pierre, perles de verre, poteries et tissages sont autant de pratiques artistiques reprises, développées, ré-activées, voire ré-inventées ces deux dernières décennies. Chez les Paiwan, il n'existe pas d'objet utilitaire ou destiné aux cultes qui ne porte gravés profondément les insignes classiques du répertoire culturel centré sur la figure du serpent, de la tête humaine, de la poterie ou du daim. Traditionnellement, ce sont les aristocrates du groupe qui avaient le privilège de promouvoir les arts dont la fonction était surtout d'illustrer leur rang.

Pénétrer dans le monde de l'image paiwan, c'est accéder à l'univers mental, au monde des représentations du groupe. L'image se lit comme un livre. Elle est le patrimoine culturel, la mémoire collective. Elle a une fonction didactique car, transmettant de génération en génération l'histoire des origines, elle contribue à maintenir vivante une communauté sans écriture.

La fresque de l'église presbytérienne du village de Sandimen est l'œuvre de Sakuliu Pawawalung, un artiste reconnu et très productif. Né en 1960, cet ancien plombier-électricien a des doigts en or. Aucun matériau ne lui résiste. Potier habile, il fait revivre, depuis une vingtaine d'années, une tradition perdue en s'inspirant des anciennes pièces précieusement gardées par les familles de son village. Souffleur de verre, sculpteur sur bois, sur pierre, ou sur métal il a été sollicité par nombres d'institutions pour réaliser des œuvres pour elles. Dessinateur et peintre, architecte génial, il construit lui-même ses maisons. Depuis 1979, il a réalisé qu'il devait mettre ses talents au service de sa communauté et se bat depuis pour défendre les cultures tribales, entraînant

¹⁸ Cf. Op.cit, *The loss and recovery of identity*, op.cit, p.164.

¹⁹ Cette Bible sera publiée en 1973 (Nouveau Testament). L'Ancien Testament le sera en 1993.

²⁰ Cf. Anita Huang, « The dragon and the snake », in *Taiwan Review*, Janvier 1997 ; voir aussi Yi-ting bawawalung, « Dao zai yuanzhumin de yishuli » (Le Dao est dans l'art aborigène), in *Dao*, 2002, 12, N°5.

dans son sillage²¹, une nouvelle génération d'artistes engagés dont les ateliers fleurissent dans les villages de montagne de la région de Pingdong.

Sakuliu est chrétien presbytérien. Son Ordre lui a confié la charge de décorer l'église de son village. Une longue négociation a commencé avec les responsables religieux locaux et avec la hiérarchie quant à la thématique de la fresque que l'artiste se proposait de réaliser sur toute la longueur de l'allée centrale du deuxième étage du bâtiment²².

Il s'agit d'une mosaïque cloisonnée de 6 à 7 mètres de long sur 1 m de large, déclinant plusieurs scènes de la l'Ancien Testament. Une frise noire et blanche encadre l'ensemble qui évoque les losanges bicolores du corps du serpent-des-cent pas (*Trigonocephalus Agkistrodon*), une sorte de vipère vénimeuse de la faune locale et vénérée comme l'ancêtre totémique des Paiwan. Cette fresque est une intéressante illustration de l'adaptation du christianisme dans la culture paiwan. Les symboles chrétiens fondamentaux y figurent, mais systématiquement encadrés par des personnages qui sont incontestablement représentatifs de la culture paiwan.

On lit cette fresque comme une scénographie organisée en saynètes juxtaposées, enchaînées en un tout. En même temps, elle permet de réduire et de condenser le récit biblique trop complexe à quelques grandes séquences de l'ancien Testament faciles à comprendre par les chrétiens de tous âges car jouant sur les concordances entre la culture paiwan traditionnelle et la culture chrétienne. « Il y a souvent davantage dans l'image, « l'écriture des pauvres » que dans tout discours » a dit Emile Mâle²³. La tradition chrétienne ayant, pour sa part, toujours pensé que la peinture faisait du bien quand elle racontait avec ses moyens propres, l'aventure de l'Eglise²⁴. La fresque traduit donc le chemin de l'humanité primitive paiwan qu'elle décline de la porte d'entrée à l'autel dans un ordre chronologique.

Le premier tableau représente Adam et Eve en profil accolé, tenant la pomme l'un de sa main droite, l'autre de sa main gauche. Dans le coin supérieur gauche du tableau, on distingue le serpent des cent pas en profil tenant lui aussi une pomme dans ses pattes. Dans le coin supérieur droit, apparaît une pomme rouge à la taille disproportionnée.

²¹ Nous avons rencontré cet artiste à plusieurs occasions, dont la dernière en décembre 2004.

²² Cette église curieusement a deux étages. Peuvent s'y dérouler simultanément deux cultes.

²³ Cf. Philippe Sers, *Icônes et saintes images : la représentation de la transcendance*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p.17.

²⁴ Ibid. p.14.



Tout d'abord, on relève que le couple dévoile deux personnages en apparence du même sexe (masculin ou androgyne) car l'on ne distingue pas de poitrine. La morphologie est plutôt corpulente et les deux individus présentent la même coiffure de cheveux longs et le même pagne. Dans cette représentation à deux dimensions, on remarque la symétrie parfaite des deux profils qui sont reliés par un bras. Ceci rappelle le « dédoublement de la représentation » abondamment décrit par Claude Lévi-Strauss²⁵ et qu'il interprète comme un vestige de pratiques anciennes de tatouages ou de port de masque²⁶ qui caractérise les arts de l'Asie et de l'Amérique²⁷ et que l'on peut résumer dans les éléments structuraux suivants : a) présence de deux profils accolés, avec b) dislocation des détails, et c) une symétrie parfaite par rapport à un axe central invisible²⁸.

L'art américain des tatouages des Caduveo du Brésil, celui de la Chine et des bronzes Shang avec le motif du « taotie » et les sculptures sur bois des Maori de Nouvelle Zélande rappellent étrangement l'art d'autres aires culturelles de l'Asie du Sud-Est et du Pacifique. A cet égard, l'art austronésien de Taiwan et l'art paiwan en particulier, offrent d'intéressantes illustrations de cette représentation dédoublée qu'il s'agisse de personnages ou d'animaux (le daim par exemple).

Selon certains commentaires rabbiniques cités par Mircea Eliade, Adam et Eve auraient été faits dos à dos, attachés par les épaules. Alors Dieu les sépara

²⁵ Cf. *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974, pp.269-299.

²⁶ Ibid, p.284.

²⁷ Côte nord-ouest de l'Amérique du nord, Chine, Sibérie, Nouvelle Zélande. Cf. C. Lévi-Strauss, op.cit, p.270 citant « Northwest American Indian art and its early Chinese parallels », *Man*, vol.36, 3, 1936.

²⁸ Ibid, p.271.

d'un coup de hache. La naissance d'Eve n'aurait été, en définitive, que la scission de l'androgyné primordial en deux êtres : mâle et femelle²⁹.

Dans le tableau figurant le couple primordial, l'apparente gemellité ou ambivalence est intéressante. Dans la tradition paiwan, il s'agit du frère et de la sœur.

Le deuxième tableau de la fresque représente Abel et Caïn. Au chapitre 4 de la Genèse, Caïn le cultivateur ambitieux tue son frère Abel, le pasteur vertueux³⁰. Ce récit décrit l'apparition de la mort, mais aussi la naissance des villes, des arts et des techniques(Caïn sera le fondateur de la première ville). Les deux frères incarnant les archétypes du Bien et du Mal. Sur le tableau on distingue une pelle servant aux travaux agricoles. Dans la Bible, c'est avec cet objet qu'Abel a été tué bien que d'autres versions citent d'autres armes. Sur notre tableau, c'est un coupe-coupe, arme paiwan par excellence que brandit Abel.



En remontant la fresque, on remarque un tableau présentant des rongeurs en train de dévaster des récoltes. Dans la Bible, le rat symbolise le Mal parce qu'il détruit tout. Ce tableau est suivi d'un autre à thème zoomorphe présentant un groupe de 4 corbeaux noirs, eux-aussi emblèmes du Mal, car ces animaux sont censés dévorer les yeux et le cerveau des morts et la chair en décomposition. Mais ils se nourrissent aussi de céréales et de fruits.

Un autre tableau évoque le déluge. L'on y découvre deux personnages juchés sur deux pics montagneux émergeant des flots. L'un d'eux a le feu tandis qu'un daim nage vers le second personnage pour lui un tison. Au dessus, une

²⁹ « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et ils deviendront une seule chair » (*La sainte Bible*, Genèse 2-24. M.Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, p.354.

³⁰ Genèse 4-8.

tourterelle blanche portant une branche d'olivier. C'est l'oiseau envoyé par Noe à partir de l'arche pour montrer que les eaux ont baissé et que Dieu peut faire la paix avec l'homme³¹ : « au 1^{er} jour du 10^{ème} mois, apparurent les sommets des montagnes »³².



Puis l'on voit Abraham en train de sacrifier son propre fils : « quand ils furent arrivés à l'endroit que Dieu leur avait indiqué, Abraham éleva l'autel et disposa le bois puis il ligota son fils Isaac et le mit sur l'autel par-dessus le bois. Abraham étendit la main et prit le couteau pour égorger son fils. Alors, l'ange de l'éternel l'appela du ciel et dit : Abraham ! Abraham ! Il répondit : Me voici ! L'ange dit : N'étends pas ta main sur le jeune homme. Ne lui fais rien. Car j'ai reconnu maintenant que tu crains Dieu et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. »³³ « Abraham leva les yeux et vit par derrière un bélier retenu dans un buisson par les cornes et Abraham alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils.. »³⁴

³¹ Genèse 8-11.

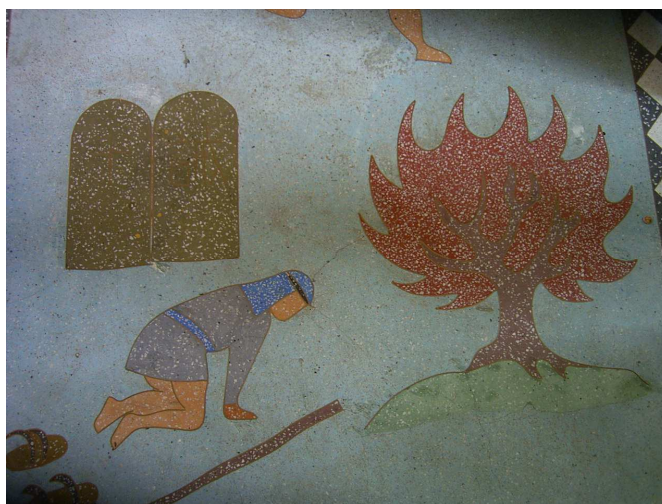
³² Genèse 8-5.

³³ Genèse 22-9.

³⁴ Genèse 22-13.

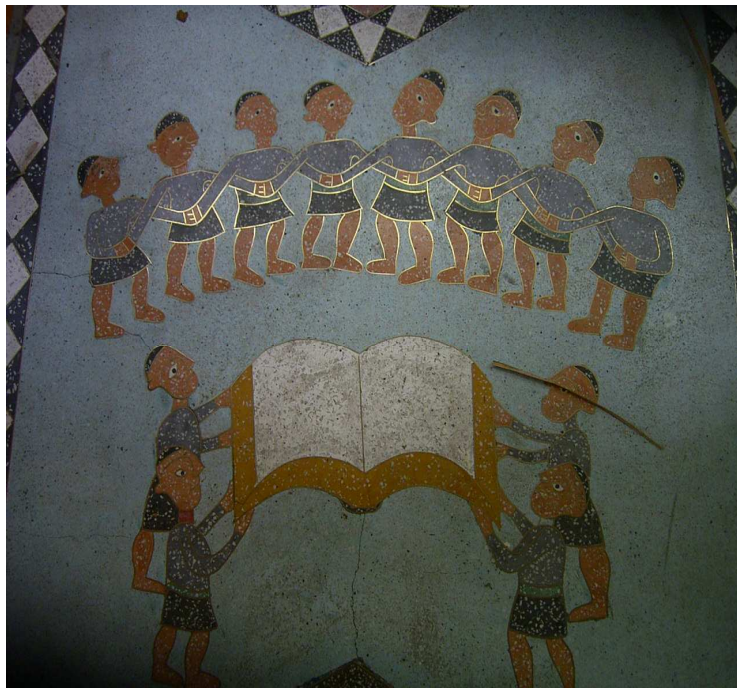


S'ensuit une scène de l'Exode. La manifestation de Dieu à Moïse sous la forme « d'une flamme de feu jaillissant du milieu d'un buisson embrasé mais qui ne se consumait pas »³⁵. Moïse est agenouillé et il a, à la demande de Dieu, enlevé ses sandales car le lieu foulé est une terre sainte.



Un autre tableau présente les 12 apôtres (des Paiwan en train d'exécuter une danse traditionnelle) et le Livre de la Loi, et le tableau supérieur, près de l'autel, le Temple de Salomon.

³⁵ Exode 3-17.



Cette fresque se lit dans un ordre logique. Quand le croyant entre dans l'église, l'histoire se déroule sous ses pieds, traduisant sa propre initiation.

On remarque tout d'abord les attributs chrétiens significatifs : l'épée aigüe à deux tranchants, la couronne d'or, le livre de la loi, la trompette, la lyre, les oiseaux, les animaux. En même temps, le support est un portrait de la vie des paiwan. On distingue des hommes, des femmes et des enfants du groupe, les animaux de la jungle locale: daim, oiseau, serpent, leur céréale sacrée, le millet, leurs outils aratoires, les vêtements traditionnels, leurs armes de guerre..

Une analyse ethnomorphologique de ces tableaux fait apparaître les éléments suivants : la forme est figurative. Elle est élémentaire. Le mouvement traduit une animation segmentaire, souvent limitée à une partie du corps (bras ou jambe). Du point de vue des couleurs, on constate qu'il s'agit d'une réalisation en tons pastel, dénuée de toute agressivité. On comprend que l'objectif de l'artiste est de ne pas choquer en attirant à tout prix le regard. La fresque accompagne le croyant dans son cheminement. Elle ne s'impose pas à lui. On distingue ainsi le bleu vif uniquement pour représenter le ciel au dessus du temple de Salomon. Le jaune ocre dessine les colonnes du temple, les grappes de millet, la couronne. Les attributs chrétiens sont marron-clair (le livre, la trompette). Le vert pâle sert pour les montagnes. Les animaux sont blancs, noir et blanc ou noir. Le rouge représente la pomme ou la tête humaine sur le bouclier. Les vêtements sont gris clair ou gris foncé. Les outils sont gris et noir. Le blanc représente la partie coupante des armes de guerre (lame), le gris-clair/gris-foncé/noir et blanc pour le bouclier.

La symbolique qui se dégage de ces couleurs est curieusement assez représentative de la tradition chinoise. En effet, si le blanc dans les représentations bibliques correspond à la pureté et à l'innocence³⁶, dans la tradition chinoise il incarne le deuil. Quant au rouge, symbole de fertilité, il est associé à la pomme ou à la tête humaine qui, dans les conceptions paiwan incarne le courage du guerrier qui l'a coupée, la force vitale prise à l'ennemi tandis que les représentations bibliques associent cette couleur au sang et aux saints martyrisés³⁷. Le jaune, couleur royale, emblème du pouvoir se retrouve sur la couronne, les colonnes du temple et le livre. Ce symbole là correspond aux représentations bibliques qui associent cette couleur au soleil, à la divinité et au sacré. A cet égard, c'est la tradition chinoise qui correspond au schéma puisque le jaune est le symbole du pouvoir et de l'empereur. On ne peut par dire que les paiwan aient un système sybolique aussi précis pour les couleurs même si l'on constate dans leurs décorations (tissages, vêtements, perles de verre) l'omniprésence des trois couleurs orange, jaune et vert.

³⁶ Cf. George Ferguson, *Signs and symbols in Christian art*, New York, Oxford University Press, 1959.

³⁷ Ibid.

Il apparaît donc que pour l'artiste Sakuliu, né en 1960, l'éducation et l'influence de la culture chinoise se sont en partie substituées à certaines références paiwan traditionnelles.

Le problème posé à présent par l'analyse de ces tableaux est le suivant. A qui cette fresque est-elle destinée ?

Georges Mounin³⁸ a proposé de distinguer la sémiologie de la communication de la sémiologie de la signification. Dans le premier cas, il considère que « l'image n'est pas un simple récit. Elle est faite pour impliquer le spectateur »³⁹. Le chrétien entrant dans l'église va réagir par rapport à ses signaux émetteurs qui se réfèrent à sa culture. Prenons par exemple le thème du serpent, omniprésent et figure principale de la scène avec Adam et Eve. L'animal est essentiel dans la culture paiwan. Il est en effet l'acteur principal de l'apparition du groupe sur terre, car il a pondu un œuf d'où a surgi le premier homme. Et l'on dit qu'il a la faculté de se transformer en aigle. Le serpent de ce mythe est le serpent des cent pas « vulung » (l'aîné) ou « sura pulungu » (l'esprit du serpent)⁴⁰, une sorte de vipère à tête triangulaire et corps court et épais, strié de losanges clairs dont les paiwan pensent qu'il est leur ancêtre totémique et se refusent à le tuer. L'animal est, de fait, la base de leur art : poteries, bols, ustensiles courants en bois, poutres faitières, piliers intérieurs des habitations nobles, vêtements et décorations l'intègrent systématiquement à leur thématique⁴¹. Le thème du serpent occupe en effet une place de choix qu'il soit représenté sous une forme réaliste ou stylisée, dans les combinaisons géométriques, qu'il intervienne par paire ou savamment combiné avec d'autres motifs.

Mais l'image du serpent est polysémique. On constate qu'il est doté de pattes et ressemble plus à un lézard. Pour Sakuliu ce détail ajouté l'a été à la suite d'une longue négociation avec le comité paroissial de son église qui avait, dans un premier temps, refusé catégoriquement, avant d'accepter le compromis proposé par notre artiste plein obstiné et doué d'humour, à savoir le doter de pattes⁴². Si la représentation biblique figure le serpent sous les traits de Satan, pour Sakuliu, la culture paiwan qui est très étroitement liée à l'animal ne voit aucun mal en lui. Il n'était donc pas question de le supprimer de sa fresque.

³⁸ « Iconographie et sémiologie : les représentations de la crucifixion », in *Iconographie et histoire des mentalités*, Editions du CNRS, Centre méridional d'histoire sociale des mentalités et des cultures, Aix en Provence, 1979, p.35.

³⁹ Cf. Bernard Cousin, « iconographie sérielle, statistiques et Histoire des mentalités » in *Iconographie et Histoire des mentalités*, p.38.

⁴⁰ Selon les villages, le nom peut changer. Cf. Hu Taili, « Baibushe yu xiangying : Paiwanzu de wenhua biao zheng yu quanshi », in *Lishi wenhua yu zuqun : Taiwan yuanzhumin guoji yantaohui lunwenji*, History, culture and ethnicity, selected papers from the International conference on Formosan indigenous people, Yeh Chuen-rong (ed), Shung Ye Museum, Taiwan, 2006, p.174.

⁴¹ Cf. Ceng Zongsheng, « Paiwanzu she tuteng yu jidu zongjiao de quanshi : chuantong wenhua de zongjiao biao xian wenti », in *Taiwan yuanzhu minzu chuantong xinyang yu jidu zongjiao de xiangyu yantaohui*, pp.48-61.

⁴² >Cf. Notre entretien de décembre 2004.

D'autant que, se référant à la Bible, il a fait remarquer que le serpent a été puni par Dieu qui l'a obligé à ramper au moment du déluge en lui disant : « Parce que tu as séduit Eve, maudit sois-tu entre tous les bestiaux et toutes les bêtes sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie ! »⁴³ Pour Sakuliu, doter l'animal de pattes a simplement consisté à faire référence au serpent des origines, à celui d'avant la faute. Ce n'était donc plus « la créature la plus rusée que Dieu ait faite »,⁴⁴ mais l'animal pur de l'époque primordiale et un symbole positif de continuité.

Ainsi, l'image archétypale n'est aucunement innocente. On peut y lire de riches informations beaucoup plus édifiantes qu'un discours. On comprend par ailleurs, dans cet exemple comment s'est manifestée la force de résistance à l'œuvre dans la culture paiwan par rapport à la religion importée.

III) Convergences, identification, résistance ou instrumentalisation du christianisme ?

Dans le système religieux traditionnel paiwan, le panthéon est couronné par Atav le soleil. Ce dernier fait l'objet d'un traitement particulier. On l'implore, on le remercie, on le prend à témoin dans presque tous les cultes. Le soleil, c'est l'origine même du groupe puisqu'il lâcha l'œuf dont sortirent les premiers hommes. A cet égard, il se confond avec le serpent auquel d'autres mythes attribuent l'œuf des origines. S'il ne comporte pas une définition précise de la notion de « dieu » le vocabulaire paiwan distingue ces divinités globalement comme des « tsmas ». Au sommet, Tagoros qui s'apparente au Ciel chinois⁴⁵. C'est le dieu suprême, éternel et omniscient faisant fructifier la terre sur laquelle il a créé toutes choses, à l'exception des hommes, œuvre de la divinité Muakai qui, par ailleurs, contrôle le destin « spi » de ceux-ci⁴⁶. Si le système paiwan n'est pas monothéiste, la figure de Tagoros leur a sans doute permis de mieux appréhender la nature du dieu chrétien.

L'épouse de Tagoros, Djeh-ngo-rau réside sur terre. Salawan, collaboratrice de Muakai fabrique le squelette humain tandis que Lalumukan en a fabriqué les organes avec des cordes. Salawan veille à la longévité de l'homme. Teman et Tebunaf gèrent le corps des chamanes et des magiciennes. Dans le panthéon masculin, il y a Sakina, responsable des montagnes, Plalijan des fleuves, Salmati qui a apporté les céréales, Kumakan et Kakijavanan, les protecteurs de la famille, Timan et Taipungaw chargés des divinités du Mal⁴⁷.

⁴³ Genèse 3-18.

⁴⁴ Genèse 3-18.

⁴⁵ On l'appelle aussi Nagemati (le créateur). Cf. Tung Chun-fa, op.cit, p.61.

⁴⁶ Dans certains villages, on l'appelle Lomend ou Lomodo. Cf. John Tu Erwei, « La fête de la moisson », p.109.

⁴⁷ Cf Tung Chun-fa, op.cit, p.62.

On constate, à l'examen, de ce panthéon que les dieux y sont de deux sortes : certains résident dans les cieux, tandis que d'autres ont une résidence terrestre. Nous nous trouvons ainsi en présence de vrais dieux et d'êtres « divinisés ». Les Paiwan ont le concept de « l'âme » qui peut s'échapper de l'homme durant son sommeil et ils croient à une vie dans l'au-delà. Mais ils craignent plus que tout la « malemort » (tinvalut)⁴⁸.

Leur société, par ailleurs, est hiérarchisée. Au sommet de cette hiérarchie sociale, le noble propriétaire terrien, chef du village, centre de la communauté autour duquel se structurent et s'organisent les activités agricoles, la chasse et les festivités, l'ordre social, en bref, tout ce qui relève du temporel mais aussi du spirituel. Les symboles de son autorité sont le mythe d'origine qui fait de lui le descendant du serpent ou du soleil, les sculptures de son habitation, la propriété des poteries et des perles de verre et autres objets à l'effigie de l'ancêtre totémique. Les Paiwan ont deux types de leaders religieux : le palakalai un officier du sacré intervenant au niveau de la famille et la chamane intervenant au niveau du village.

Dès l'époque japonaise, les structures sociales ont commencé à disparaître et le shintoïsme s'est greffé sur les croyances locales. Avec l'arrivée des premiers missionnaires, ce qui restait du substrat religieux a été encore réduit. C'est à ce moment là que les paiwan ont emprunté au christianisme de quoi combler leur vide spirituel. Mais on peut parler de « résilience », terme emprunté aux sciences physiques et qui traduit la capacité de certains matériaux d'absorber les chocs, de se déformer provisoirement pour retrouver ensuite leur forme⁴⁹.

L'Eglise est alors devenue le centre de la vie communautaire (remplaçant de ce fait la maison du chef), même si elle a longtemps imposé son Dieu, repoussant vivement ceux des Paiwan⁵⁰, partant du principe qu'ils relevaient de la superstition. Pour les premiers missionnaires imbus d'une certaine condescendance à l'égard des coutumes locales, et ce, jusqu'aux années 1970, christianisme et religions asiatiques demeuraient incompatibles. Pour devenir chrétiens, les Paiwan ont dû renoncer à bien des pans de leur culture. En ont découlé la perte de leurs repères et leur déracinement, leur identité stigmatisée.

Le premier choc de la rencontre passé, les Paiwan (comme les autres groupes d'ailleurs) ont pris au christianisme des éléments qui leur semblaient déclencher une certaine résonance par rapport à leur religion traditionnelle, notamment la notion du Dieu unique n'était pas sans rappeler Tagoros. Par ailleurs, la notion du « péché » pouvait trouver une correspondance dans la méthode de traitement

⁴⁸ Cf. Tung Chun-fa, op.cit, p.63.

⁴⁹ Cf. Jean Pirotte, *Résistances à l'évangélisation ou interprétations historiques et enjeux théologiques*, Karthala, 2004, p.34.

⁵⁰ Il faudra en effet attendre vatican II.

des transgressions des lois tribales. La conscience du concept de honte, le pardon du péché, les interdits et le système de compensations de la société paiwan évoquant Dix commandements chrétiens et la confession. Auparavant gouvernés par leurs lois tribales, les Paiwan se sont trouvés désemparés une fois celles-ci disparues. Le christianisme est donc tombé à point.

Mais après une dépossession de soi, intervient généralement la volonté de ré-appropriation de soi⁵¹. Depuis les années 1980, on assiste à des mouvements de revitalisation identitaire. L'identité, en effet, n'est pas un phénomène figé. Sous l'effet d'une menace extérieure, tout groupe peut avoir une réaction de survie. Pour George Devos⁵², le christianisme a joué un grand rôle dans la redécouverte identitaire. Les religions pouvant en effet contribuer à la cohésion ethnique. Quant à Weber et Durkheim, ils ont pareillement fait ressortir la confiance et la solidarité générées par le facteur religieux au sein des groupes humains.

Il faut admettre que pour les Paiwan, l'Eglise est à présent l'un des rares endroits où ils ont retrouvé l'habitude de parler leur langue. Ceci reflète d'ailleurs l'un des aspects positifs de l'implantation du Christianisme qui a redonné aux langues locales la place qu'elles auraient dû garder. En y faisant appel pour les traductions de la Bible, des catéchismes et des cantiques, elle est aussi en quelque sorte devenue la « langue de la mission ».

Mais l'église est aussi un lieu de « marges », un interface entre une culture en régression et la société taiwanaise moderne. C'est là que vont se recréer ou s'imaginer dirait Benedict Anderson⁵³ de nouvelles communautés qui affirment leur statut en manière de protection face à la communauté dominante de l'île.

La manipulation du symbolisme culturel et des marqueurs ethniques va dès lors agir pour fixer et maintenir les frontières entre « nous » et « les autres ». L'histoire du groupe paiwan qui n'était jusque là connue que des ressortissants aînés⁵⁴ est à présent représentée en images qui investissent de plus en plus l'art et le quotidien du groupe toutes classes sociales confondues. Force est de reconnaître que l'on assiste dès lors à la naissance d'un christianisme indigène, recomposé. Certes, depuis les années 1965-1970, « l'inculturation » de l'Eglise catholique et la « contextualisation » des Eglises protestantes avaient déjà semé les germes des Eglises locales. Mais ce qui se produit à présent, avec la réappropriation du christianisme par les communautés aborigènes est tout à fait original et relève autant d'une réaffirmation d'identité ethnique que d'identité

⁵¹ Cf. Damien Morier-Genoud, « Où en est la pensée taiwanaise ? », in *La pensée en Chine aujourd'hui*, Paris, Gallimard, Anne Cheng (ed), 2007, pp.323-349..

⁵² Cf. Ethnic pluralism : conflict and accomodation, cité par Tung Chun-fa, *The loss and recovery of cultural identity*, a study of cultural continuity of the Paiwan, a minority ethnic group in Taiwan, Division of comparative study culture, Doctorat de philosophie, International Christian University, 1995, p.26

⁵³ Cf. *Imagined communities*, Londres, Verso, 2003, p.6.

⁵⁴ Une enquête fait apparaître que 43,6% des intellectuels paiwan et 25% des étudiants paiwan ne comprennent plus leur culture Cf. *The loss of identity*, op.cit, p.215.

religieuse voire politique. On peut même aller jusqu'à penser que l'on est en présence d'un groupe hybride, un peu comme dans le cas des Hui de Chine, celui des chrétiens face à la complexité de la mutation de la société taiwanaise. On peut voir dans ce syncrétisme culturel soit une manière de « camoufler des survivances » comme le dirait Serge Gruzinski⁵⁵, soit une stratégie de résistance pacifique à la christianisation. Processus conscient ou non de fusion de modèles différents, il a néanmoins généré un espace intermédiaire dans lequel les artistes paiwan, qui ne sont plus désormais au seul service de leur aristocratie dominante, réagissent comme des passeurs entre une société en déroute et une société en recomposition. La frontière étant la ligne de force d'une dynamique créatrice si l'on considère que « les métissages expriment des combats jamais gagnés et toujours recommencés »⁵⁶



⁵⁵ Cf. *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, p.40.

⁵⁶ Cf. *Ibid*, p.316.

Sakuliu Pawawalung